

L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES

L'OCÉANIE ⁽¹⁾

par

MAURICE LEENHARDT

L'OCÉANIE française comprend deux groupes d'archipels situés entre le 6^e degré Sud de l'Équateur et le Tropique du Capricorne. L'un de ces groupes se trouve dans cette partie du Pacifique que le professeur Privat-Deschanel a si heureusement dénommée la Méditerranée mélanésienne. Les terres, depuis la Nouvelle-Guinée, décrivent un arc de cercle allant vers le sud; à l'extrémité de cet arc sont les Nouvelles-Hébrides, où viennent mourir les dernières influences papoues ou malaises. Et sur un point de la corde qui sous-tend cet arc, toute isolée, se trouve la Nouvelle-Calédonie.

L'autre groupe, celui de Tahiti et des Marquises, est en Polynésie. De hardis navigateurs, dit-on, partirent jadis de Malaisie et se dirigèrent vers le large. Ils gagnèrent les

Samoa et les îles Tonga. Trop petites pour absorber une population nombreuse, ces îles devinrent des centres de distribution, d'où les émigrants auraient atteint Tahiti, Hawaï, la Nouvelle-Zélande, tandis que d'autres, suivant les alizés, auraient reflué vers la Mélanésie, où une popu-

lation cruelle autochtone les a empêchés de dominer. En toutes ces îles polynésiennes l'on retrouve des vestiges d'influences diverses, malaises, papoues, et bien d'autres encore que la science élucide, sans parler de tout le mystère d'une Océanie disparue. Le Polynésien a gardé le souvenir des grandes migrations, il est resté un marin, mais il a peu modelé le sol de son pays, il n'a pas même gardé la velléité de continuer ou de retrouver la tradition des grands architectes qui ont laissé en quelques-unes de ces îles des tombeaux de pierre, des gravures ru-

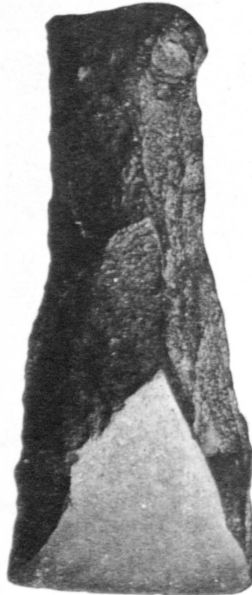


Photo Cintract.
Herminette, outil de Tahiti,
en basalte. Instrument em-
manché pour le travail.

(1) Conférence faite à l'École coloniale, le 11 mars 1931.

pestres, ou des statues qui demeurent la grande énigme océanienne.

Les causes déterminantes.

Nulle part plus que dans les archipels du Pacifique, l'on sent davantage, sur le mode de vie de l'habitant, l'influence déterminante du milieu géographique. Et rien ne donne une image plus juste de cette adaptation qu'un coup d'œil rapide sur l'habitation.

La nature et le caractère de l'habitation sont déterminés par quatre facteurs : le climat, les matériaux, le génie technique et le sentiment social.

Le climat de l'Océanie est l'œuvre des alizés. On vit, dans ces îles, dans la caresse de leur souffle. Après un séjour de vingt ans dans cette atmosphère, j'ai été passer près de deux ans en Afrique. Quand je retrouvais l'Océanie, j'ai réalisé véritablement ce que signifiait la beauté de son climat. Le vent ouvre les pores et les pénètre d'un charme indéfinissable qui, insidieusement, vous amollit. Rien n'appelle à la réaction, la nature vous enveloppe de son haleine chaude, et, comme sur des velours chatoyants, vous porte. On comprend que cette volupté de bien-être n'incite pas à chercher dans des demeures fermées le confort que la nature entière donne sur tous les rivages du Pacifique. Aussi ne trouvera-t-on d'habitations construites avec des cloisons vraiment étanches qu'aux approches du Capricorne, là où les vents du Sud



Photo Cintract.
Herminette de Nouvelle-Calédonie, en serpentine.
Outil emmanché pour le travail.

apportent parfois un courant d'air froid, comme en Nouvelle-Calédonie.

Mais, si rude que soit le climat, il peut déterminer l'homme à rechercher des tanières, il ne fait point de lui un véritable architecte. Il faut, pour cela, des matériaux et des outils. Les îles d'Océanie offraient du bois, du chaume et de la pierre, et cela paraît suffisant. Les îles madréporiques offraient même, avec le corail, une chaux facile à obtenir, si facile que, pour égaliser le sol rocailleux en vue d'une construction, les indigènes allumaient du feu afin de pulvériser la pierre calcaire, mais ils n'ont pas observé que cette poussière mêlée à l'eau donnait un liant de choix. L'auraient-ils constaté, qu'ils eussent été arrêtés encore, dans les îles basses,



Photo Atlas Sarasin.

Ruines d'une ancienne case d'hommes.
Quatre poteaux représentant quatre clans avaient été réunis en symbole d'alliance pour former la colonne centrale d'une case commune. Au premier plan, ancienne sculpture de faitage dressée en tabou sur les lieux.

par la difficulté d'extraire la pierre. Il faut un outillage. La pierre calcaire n'en peut donner. Seules donc les îles montagneuses avec des serpentines ou surtout des basaltes, plus durs, pouvaient offrir la matière des outils, le jade en Nouvelle-Zélande et en Calédonie, le basalte en Polynésie orientale. Aussi est-ce dans cette même région que l'on trouve les restes d'anciens

monuments et de statues colossales.

Mais déjà intervient le facteur personnel, le génie technique. L'outil de pierre polynésien est nettement supérieur à celui de la Mélanésie ; les champs de Tahiti livrent des haches taillées en biseau, qui permettent la sculpture maorie ; la hache de serpentine de Calédonie est une simple pierre polie. Quant aux îles madréporiques, elles contiennent seulement des ateliers abandonnés où sont réunis des outils de provenances parfois très lointaines. Ces ateliers racontent ainsi les étapes de l'histoire fabuleuse du cycle du jade. Ils témoignent de l'effort de l'homme pour améliorer envers et contre tout les conditions de sa vie et le cadre de celle-ci : son habitation. Mais, du fait que cet effort était si difficile en Océanie et que le climat incitait si peu à le tenter, du fait que la fabrication d'une hache

exige deux à quatre ans de travail, et que la navigation heureuse qui transportera l'outil loin de sa carrière d'origine est une entreprise collective énorme, du fait aussi que l'homme qui saura manier l'outil, le technicien, l'artiste, n'est pas dans toutes les foules, on comprend que l'habitation en Océanie sera assurée généralement par les matériaux les plus élémentaires, la gaulette de

bois, ou le stipe de cocotier, et le chaume : matériaux de l'architecture éphémère.

Seulement, si la vie sociale a des exigences qui contraignent chacun à ne point dresser un abri en dehors de certaines convenances, elle permet aussi des efforts que la vie individuelle si pauvre du sau-

vage n'autorise même pas. Et grâce à l'organisation si forte de la société canaque, l'habitation océanienne ne se réduit pas aux paillotes des pêcheurs sur les côtes innombrables, mais elle compte de grands et beaux établissements destinés à loger, non des individus, mais des groupes ou des objets de la communauté : les groupes, des hommes et des femmes ; les objets, des vivres et les pirogues.

Un homme seul n'a pas besoin d'une grande maison — cette anomalie n'existe que dans les civilisations avancées. — Un abri lui suffit, et si nous ne considérons que la famille, au sens propre que nous lui donnons chez nous, l'histoire de l'habitation océanienne serait vite faite : des cases de fortune aux parois de paille ou de feuilles tressées placées par terre, ou sur pilotis, ou dans les arbres, ou même, comme l'appartement réel des chefs tahi-

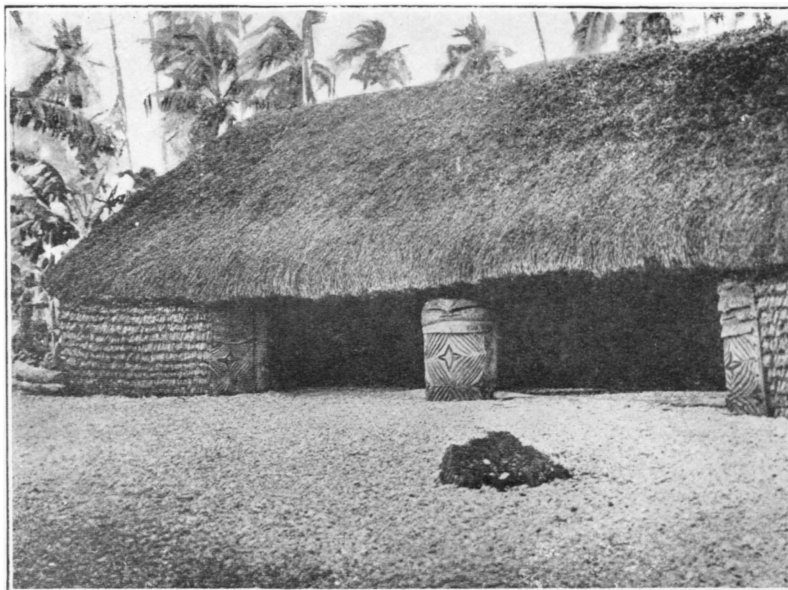


PHOTO ALUIS SARISSEN.

Abri en l'île d'Ouvéa (archipel des Loyalty). Cloisons en feuilles de cocotier, toiture de chaume, sculptures apportées de Nouvelle-Calédonie.

tiens, de petites claies de vannerie laissant tamiser l'air. Ces claies constituent les cloisons d'une maisonnette



PHOTO ALUIS SARISSEN.

Ruine d'une case. Toiture effondrée. Corbeille au haut du poteau central, dans laquelle est enfoncée la base de la sculpture du faitage.



Case ronde à Maré (archipel des Loyalty)
en feuilles de canne à sucre. Cloisons épaisses, absence de sculptures.

Photo Atlas Sarasin.

démontable que le chef dresse à terre aussi bien que sur sa grande pirogue, lorsqu'il a l'aimable pensée d'emmener sa femme en voyage (Cook).

Et de fait, il est si vrai que l'homme seul songe peu au confort du logis, que la légende calédonienne donne aux femmes l'honneur d'avoir imaginé la maison. Elle raconte l'histoire de déesses qui auraient édifié des cases par enchantement et contraint l'admiration de l'homme pour leur génie pratique.

La demeure océanienne n'est donc point faite pour un individu, mais pour un groupe social, un clan, et un clan qui vit près du sol ou de la mer nourricière. Elle ne comprend jamais une seule case, mais un ensemble de cases, réparties sur un terrain donné ; elle constitue à la fois une manière de ferme, terrienne ou maritime, un hameau ou

village habité par les gens de même clan, et où, parmi les cases multiples, on retrouve, suivant les endroits, la case collective des hommes, la case individuelle des épouses, la case des richesses, celle des vivres, le hangar des pirogues, l'abri des vieillards, etc.

Examinons tour à tour, pour avoir une idée de l'habitation océanienne, le plan du village, le style des cases, leur construction et la signification de tout cet ensemble.

Le plan de l'habitation.

La Polynésie est tellement évoluée et si débordante de mystères, qu'elle n'offre plus les éléments pour reconstituer le village ancien, mais la Mélanésie, beaucoup plus arriérée et proche aussi du lieu d'origine de bien des Océaniens, a gardé jusqu'ici des villages où se trouve

réuni ce que l'on aperçoit ailleurs à l'état sporadique.

Ainsi dans les îles, aux confins de la Nouvelle-Guinée, le plan du village forme un cercle. Au centre, le cimetière, et tout auprès, la place de danse. Sur les côtés, la case du chef, faite avec le même soin. A distance, sur la périphérie, deux rangées concentriques, laissant entre elles comme une rue. La première rangée formant le cadre de la place, est composée des cases de vivres. La deuxième rangée, de l'autre côté de la rue, comprend les demeures des femmes du chef et de ses enfants, puis les cases d'hôtes divers, les parents maternels du chef d'abord, et ensuite les roturiers venus en obédience du chef.

Le cercle du village est divisé ainsi en trois arcs d'inégale longueur, marquant chacun l'espace occupé par une unité sociale demeurant dans cet habitat.

Cimetière, place de danse, chefferie, sont le lieu des cérémonies officielles et des festivals, la rue est le théâtre de la vie domestique. On peut traduire : la place centrale représente l'homme, la rue appartient aux femmes.

Et cette disposition concentrique du village se présente donc comme une projection sur le sol de l'orga-

nisation du clan, elle est une image de la société, un schéma sociologique permettant de deviner au travers de ces lignes toute la vie sociale du clan.

Le dessin de ce village du Nord de la Mélanésie se retrouve jusqu'aux limites de la Polynésie, et peut-être au delà. Vers les Wallis et les Fidji, en l'île Rotouma, Dumont d'Urville signale des villages bâtis au bord de la mer, et disposés en rond autour du cimetière, le *thamarao* du district. Au Sud de la Mélanésie, le village a perdu sa symétrie. La place de danse est à une extrémité, mais les ancêtres ont chacun une case pittoresque à deux pans formant une rangée funéraire le long

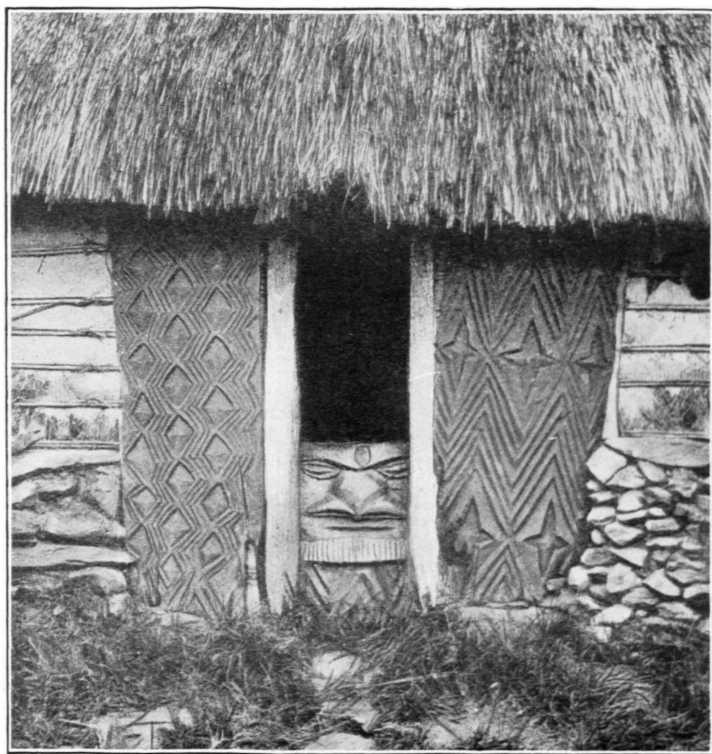


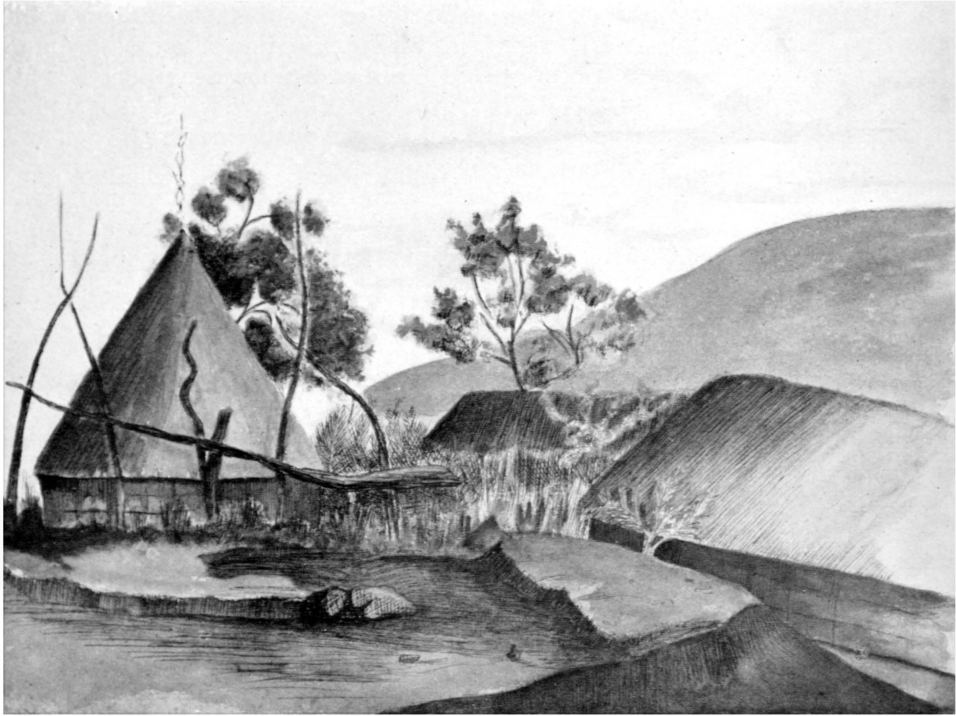
Photo Atlas Sarasin.

Porte d'une case ronde en Nouvelle-Calédonie.
De chaque côté, chambranles sculptés : la figure de l'ancêtre est cachée par le chaume. Au seuil, mascaron qui veille à l'entrée.

de cette place. Enfin aux îles de la Loyauté, qui sont christianisées, le principe d'une grande place déblayée entre des cases importantes subsiste, mais la place centrale du village et de son culte des morts l'a cédé à la place de l'église. De toutes façons,

ou des Salomon, mais sur le sol il les a inscrites selon une tout autre formule. Au lieu d'une place aux formes imprécises, il a allongé des allées.

Sur une légère pente, ou de préférence sur la crête des petites



Aquarelle Millet

Habitation néo-calédonienne. Case des hommes, abris et cour.
Au premier plan, restes d'un tertre d'une ancienne grande case.

en allant vers le sud, le cercle s'est disloqué, il cède la place au rectangle et au carré.

**L'allée calédonienne :
l'homme et la femme
inscrits sur le sol.**

A 100 kilomètres à l'ouest des îles Loyauté, le Canaque calédonien a pensé des choses analogues à celles des insulaires des Hébrides

croupes de montagne, partout où il y a de la vue et de l'air, il a nettoyé le sol et l'a surélevé en une chaussée de 50 centimètres de hauteur, disposée en léger dos d'âne, longue de 10 à 60 mètres et large de 5 à 12. Il l'a bordée, à distances régulières, d'araucarias symboliques et de cocotiers plantés de façon à ce que la convexité de la courbe du stipe élargisse encore la perspective. Cela forme une belle avenue,

à l'extrémité de laquelle, comme en un fond de tableau, se dresse la grande case surmontée d'une flèche de coquilles blanches.

De chaque côté, en contre-bas, et en gradins, si l'allée centrale

insolite qui nuit imperceptiblement à l'harmonie de la surface verte.

Hélas ! en cette colonie bien administrée, un gendarme, syndic des affaires indigènes, songea un jour qu'une allée civilisée était ratissée,



Maison bourgeoise canaque dans la montagne. Au devant à droite, tas d'ignames pour une fête familiale.

est sur une crête, s'étendent deux contre-allées ; elles sont moins larges, plates, et bordées d'araucarias, de cocotiers, et surtout d'érythrines symboliques.

Tandis que dans les autres îles la place est couverte de poussière, l'allée calédonienne est recouverte d'un gazon fin et soigneusement entretenu. La verdure sur le sol doit si bien jouer le rôle d'un tapis que l'habitude est machinale chez le Canaque, et surtout chez la femme, d'arracher autour de soi, dès qu'on s'assied par terre, tout brin d'herbe

et non couverte d'herbe. Il ordonna : les chefs obéirent, et firent partout arracher le beau tapis... J'étais désolé, aussi impuissant que tout honnête homme lorsqu'il voit saccager un parc qui n'est pas classé comme site historique, et le gendarme stimulait le zèle de ses braves vandales. De bonnes pluies vinrent heureusement détremper le sol, les allées glissantes et ravinées furent impraticables. Le gendarme, dans la suite, partit, et l'herbe a commencé de repousser. Mais je mets depuis tout mon cœur à vanter la valeur de ce gazon que

les anciens avaient sagement préparé.

Car ces allées, droites, planes, tapisées, bordées de cocotiers courbes, aboutissant toutes à la grande case dominant l'ensemble, ces allées se

telles d'entre elles, admirablement tracées sur des pentes qui dominent la mer, on rêverait d'installer un pavillon de repos. Elles révèlent le goût profond, le sens de l'ensemble

du Calédonien. Le plan de son habitation est en même temps le plan d'un jardin. Et c'est sous cette forme élégante qu'il a inscrit le même schéma sociologique que le Mélanésien du Nord. Car l'allée centrale est le lieu des gestes officiels et des festivals, et les contre-allées abritent les cases des femmes et les cérémonies familiales des parents maternels. L'allée centrale appartient à l'homme; les contre-allées, dans la langue indigène, sont ses épouses.

Dans tout le Pacifique, au sud de l'équateur, le Calédonien est seul à avoir conçu ainsi le plan de son habitat.

Des demeures avec ou sans murs.

Dans l'Océanie entière, les cases sont oblongues, carrées ou rectangulaires. L'habitation de l'archipel calédonien seule fait



A gauche, sculpture du faitage. Photo Sarasin.
A droite, haut d'un poteau du pourtour intérieur de la case.

présentent comme des parterres d'un dessin, d'un ton, d'une sobriété, d'une esthétique rares. Au haut de

exception. Elle a conservé la forme ronde en ruche d'abeilles.

Mais les demeures carrées ou rec-

tangulaires diffèrent dans les archipels selon que la population demeure sur les côtes ou dans les vallées profondes. Dans les premiers, dans les îles au climat marin, ou celles qui, comme Tahiti, pour avoir une très haute montagne, n'a cependant de population que sur la côte, l'architecture réside tout entière dans la toiture. Tantôt soutenue par une charpente convexe réunie dans le haut ou par des gaulettes courbées de la même façon, la toiture forme deux pans bombés qui descendent jusqu'à terre. C'est la case classique du Nord de la Mélanésie. Tantôt la toiture vient s'appuyer sur des pilotis et abrite un plancher surélevé, c'est la case des îles Salomon et des Nouvelles-Hébrides. Mais les pilotis aux Salomon peuvent être très hauts, et la case exige une échelle pour être atteinte. Le faitage en ces régions est parfois comme ensellé et relevé aux extrémités : c'est une élégance d'origine malaise.

Ailleurs, la toiture à deux pans s'appuie sur des poteaux disposés symétriquement avec les colonnes qui soutiennent la poutre maîtresse. C'est la case polynésienne. Cook décrit ce hangar tahitien ouvert jusqu'au haut, long de six mètres et large de trois, « où, dit-il, les gens s'assoient le jour et dorment pendant la nuit ».

Parfois les angles de la toiture sont fermés par des appentis, ce qui donne une apparence de toi-

ture à quatre pans. Certaines tribus des Hébrides affectionnent ce mode de couverture.

La seule chose qui relève parfois cette architecture de chaume et de roseau, c'est le soin que l'in-



Photo Sarasin
A gauche: haut d'un poteau du pourtour intérieur de la case. A droite, bas-relief disposé en plafond dans la case. Lézard totémique en collier. Au-dessus du front: le turban et la nuque.

digène a mis à la construire lorsqu'un intérêt collectif est venu stimuler son initiative. Les cases soignées

et ornées sont celles qui intéressent la communauté : la case du chef, la case des réunions, la case des vivres, et, en Polynésie, le hangar des pirogues.

La case du chef se distingue des autres par quelque ornement spécial ou par une dimension plus grande. Mais elle n'a de valeur réelle que lorsqu'elle se confond, comme en Nouvelle-Calédonie, avec la case de réunions. C'est à l'intérieur de cette case qu'on distingue toujours une application très grande des constructeurs. Et l'art, alors, se manifeste. Des nattes de divers tons cachent le chaume du plafond. Les ligatures des pannes forment un dessin qui rappelle les lignes d'un thorax de crustacé, d'où leur nom, en architecture canaque, de « crevettes ». Aux îles Salomon, des morceaux de coquillages viennent relever de leur éclat nacré les tons sombres des solives enfumées. Aux îles Tonga, où les grands arbres sont rares, l'on bâtit une charpente flexible, légère ossature fine d'une haute toiture qui retombe en deux pans bombés jusqu'au sol. En Nouvelle-Zélande, la case de réunions, le *meeting house*, n'a aucune apparence extérieure, elle offre à l'intérieur un incontestable intérêt artistique.

La case des vivres, le grenier, est faite avec beaucoup de soin dans le Nord de la Mélanésie, mais elle est négligée, ignorée ou disparue dans maints archipels. On la retrouve en Nouvelle-Zélande, où, je crois, elle a atteint l'apogée de son architecture. Elle présente généralement une façade de cinq mètres et un toit à deux pentes sur de hauts poteaux, qui lui donne l'aspect d'un chalet. Elle est à l'extérieur toute enrichie de sculptures. Et c'est en voyant le zèle artistique qui décore ainsi

la maison nourricière, que je comprends l'application des artisans d'autrefois dans nos campagnes françaises, lorsqu'ils façonnaient le meuble destiné au pain : le hucher.

Enfin le hangar des pirogues fait encore partie des dépendances de l'habitation, parce qu'il est, en certaines îles, le véritable lieu où les hommes se retrouvent. Toutes les anciennes pirogues, jadis, portaient une case, le château de nos caravelles. Le hangar qui abritait ces immenses canots, capables de porter jusqu'à deux cents hommes, était l'objet d'une ferveur spéciale. Cook parle avec admiration de celui d'Huahine. Il était la plus belle construction de la petite île : « Cinq pas de long, vingt-quatre pieds de haut., voûte aiguë, comme celle de nos cathédrales, poteaux sculptés grossièrement de têtes d'hommes et plusieurs figures d'imagination assez ressemblantes à celles que nous voyons quelquefois imprimées avec des planches de bois au commencement et à la fin des vieux livres ».

Cook n'avait pas tort de noter cette analogie. L'admirable marin avait pressenti qu'observer les coutumes d'un peuple c'était déjà lire en lui comme en un livre ouvert.

Ainsi l'habitation des populations côtières est édiflée avec d'humbles matériaux et de simples moyens, mais les Océaniens ont cherché à y ajouter tout ce qui marque l'âme. Ils sont de pauvres gens, mais ils sont des artistes. L'habitation est une paillote, mais l'artiste lui a donné une âme.

Tertres et cloisons.

La population des îles montagneuses aux vallées profondes se trouve aux prises soit avec un climat va-

riable, aux brises de terre froides, soit avec un sol où l'eau peut suinter. Le hangar du bord de la mer ne suffit donc plus; il faut des cloisons étanches contre la fraîcheur de la nuit, ou une surélévation du sol contre l'humidité. Voilà des condi-

demeures de jadis; il est sacré, il a un nom, beaucoup de clans actuels sont désignés par le nom du tertre où s'élevait la case première de l'aïeul. On dit d'un homme: « Issu du tertre de... ». Et dans les caféries des colons, le Canaque par-



Photo Sarasin.

Ruines d'une ancienne case, montrant la disposition des poteaux sculptés sur tout le pourtour intérieur. Nouvelle-Calédonie.

tions favorables quand on a déjà la toiture, pour transformer l'abri en une véritable maison. Et nous allons trouver celle-ci, sous des formes diverses et sous des latitudes différentes, aux Marquises qui sont équatoriales, en Nouvelle-Calédonie, qui est tropicale, en Nouvelle-Zélande, qui est tempérée aux confins des mers glaciales.

La surélévation dans nos îles françaises est obtenue par un tertre. On retrouve celui-ci en Nouvelle-Calédonie et aux Marquises. Dans la première île, il est partout, et aux endroits les plus pittoresques. Sa présence atteste la multiplicité des

fois vous montre un renflement de terre, les vestiges d'un tertre que la culture a détruit: « C'est là, dit-il, que je suis né ».

Le tertre des Marquises a la même valeur mystique, mais il a une autre valeur comme construction. Tandis qu'en Calédonie il n'est qu'un amoncellement de terre entouré d'un petit mur de soutènement dessinant un cercle, il est, aux Marquises, une terrasse de grande allure, de forme oblongue, le *paepae*, construit avec des pierres volcaniques noires non équarries et non cimentées, mais admirablement juxtaposées. La terrasse s'élève parfois jusqu'à deux

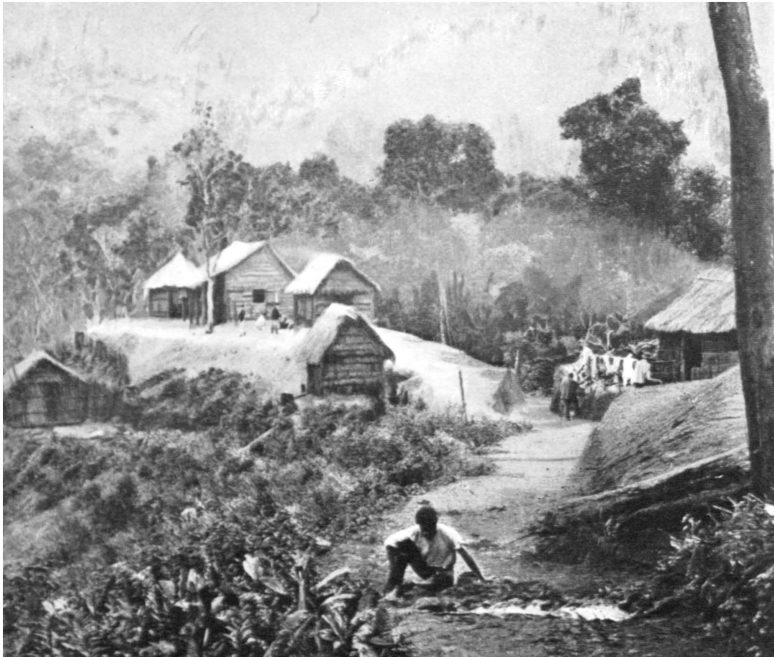
mètres de hauteur. On y accède par un large escalier. Des pierres rouges marquent l'emplacement de la case. Le Marquisien garde-t-il quelque survivance des traditions des anciens édificateurs des monuments de pierre du Pacifique ? Rien ne le précise. Mais on comprend l'impression que produisent au voyageur ces blocs de maçonnerie sèche qu'on retrouve dans tous les recoins de l'archipel, sans qu'on sache toujours si l'on a affaire à l'histoire contemporaine ou à la préhistoire.

Au haut de ce *paepae*, unique en Océanie, se dresse la maison rectangulaire, longue de vingt mètres. Un toit à deux pans, l'un de ces pans, à l'arrière, descend jusqu'à

l'on ménage une porte basse. Les cloisons latérales sont faites de bambous tressés, qui n'opposent pas à l'air une étanchéité très grande.

A l'intérieur, une claie sépare la chambre privée où l'on dort et garde ses richesses. A l'extérieur, à une extrémité de la terrasse, brûle, sous un appentis, le feu de la cuisine ; à l'autre bout, en général, se trouve un enclos à cochons. L'espace restant sert pour la sieste et les repas pris au frais.

Il y a incontestablement là une habitation aux fondations durables, une maison permanente, et l'on comprend l'enthousiasme de Stevenson écrivant : « Ni les huttes en herbes de Hawaï, ni les maisons en cage



Demeure moderne dans la brousse néo-calédonienne.

terre, l'autre se relève en auvent, et couvre ainsi une petite véranda, séparée par une petite cloison où

une cloison. La grande case constitue dès lors un vaste hangar fermé de trois côtés, mode d'abri qu'on retrouve

d'oiseau de Tahiti, ni le hangar ouvert aux persiennes décrépies des courtois Samoans, ne peuvent être comparés aux *paepae*, aux maisons plate-forme des Marquisiens.» Les guerriers et les pêcheurs de ces îles séjournent dans des demeures pareilles à l'habitation familiale, sauf que la véranda n'est plus séparée de l'intérieur par

sur maints rivages des mers chaudes.

Malgré l'allure de la demeure marquisienne, la latitude proche de l'équateur n'a pas exigé contre le froid le cloisonnement étanche. Nous trouvons celui-ci au Sud, dans l'archipel calédonien. Aux îles Loyalty, la paroi de la case faite de feuilles de cocotiers liées en gerbes, présente ainsi une réelle épaisseur. En Nouvelle-Calédonie, on fait une double paroi d'écorce de niaouli, écorce très feutrée, et l'on remplit l'intervalle, large d'au moins dix centimètres, avec de la paille tassée. Cela constitue un véritable matelas contre l'air extérieur. Cela exige aussi une construction soignée, la tradition d'une technique par laquelle va s'affirmer l'existence d'un style caractéristique.

L'édification d'une case : le poteau central.

La case type de l'archipel calédonien, contrairement au style carré de toute l'Océanie, est ronde. Pourquoi a-t-elle gardé cette construction circulaire, d'exécution plus difficile que la construction carrée, alors que la forme oblongue ou rectangulaire est affectée seulement aux dépendances de la grande case ronde ? S'agit-il en Nouvelle-Calédonie d'un peuple vraiment autochtone et qui n'a pas de migrations dans ses souvenirs ? Nous ne savons. Quoi qu'il en soit, la construction d'une de ces cases hautes de dix à quinze mètres est un grand œuvre. Il vaut la peine d'observer son édification. Et pour éviter les détails, retenons

seulement deux éléments de son architecture : le poteau central et les sculptures. Cela aidera peut-



Photo Millet.
Hangar moderne et femmes indigènes triant le café qu'elles vont vendre. Nouvelle-Calédonie.

être à se mieux représenter, par analogie, la construction et la signification des diverses habitations océaniques.

Le poteau est un tronc d'arbre, il a fallu trois mois pour le couper et le préparer avec une hache de pierre et du feu. Mais il a fallu un temps bien plus long pour faire croître les cultures capables de nourrir le peuple qu'on rassemblera un jour, afin de tirer hors de la forêt montagnaise ce tronc énorme et l'amener, en un grand et bruyant labeur, jusqu'au bord du trou où il sera dressé. À tout moment des incantations sont nécessaires, mais maintenant elles sont suprêmes, car on va créer le définitif : il s'agit donc que le bois soit léger aux bras vigoureux qui le soulèveront. C'est pourquoi le magicien, tenant sous le bras son panier sacré, se pose lui-même sur l'extrémité de la pièce. On soulève, il se maintient de tout son poids sur le tronc. On soulève encore, il se cramponne. Il ne lâche prise



Hangar tahitien.

que lorsque la colonne est presque debout. Admirable mystère du poids du magicien qui, surajouté au fardeau, rend celui-ci plus léger !

Sur le sommet aminci de cette colonne, il s'agit maintenant de faire reposer toutes les solives convergentes de la toiture en cône, et de poser au-dessus une autre pièce de bois sculpté formant le faite de l'édifice. Tant de choses sur une pointe constituent un problème délicat. Le Canaque le résout en liant et en évasant autour du poteau des perches de trois à quatre mètres maintenues par des cercles de lianes. Ainsi se trouve formée une corbeille, dont les perches sont les grosses nervures. Le dernier cercle de liane constitue, en bourrelet, une forte couronne sur laquelle viennent s'appuyer les solives. Dans la profondeur de la corbeille, on enfonce la base du faitage, lourde pièce de bois de trois à cinq mètres qui, dans le haut, est transformée en sculpture de grand effet.

Ainsi, par des moyens tout rustiques, le problème architectural est

résolu avec une finesse rare.

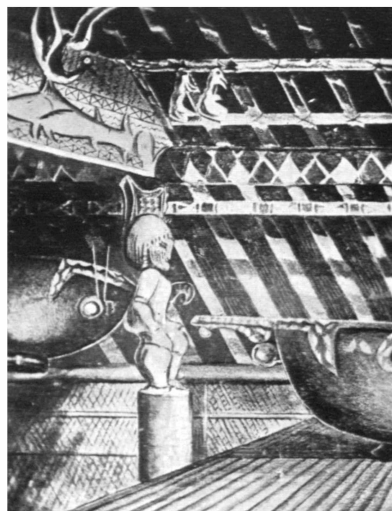
Dans des constructions plus humbles, le Canaque apporte cependant ce même soin qui est la dignité de l'artisan adroit.

Ainsi une légende rapporte l'histoire d'un jeune chef qui veut offrir à sa femme étrangère un appartement. Et voici comment le conteur canaque raconte la construction d'une modeste case d'épouse. Je traduis le texte même :

« Dès le matin, le chef harangua ses gens. Vous allez, dit-il, apporter un poteau de case et une solive. Faites des rouleaux de lianes, préparez gaulettes, paille, écorce, et toutes

fibres pour ligatures. D'autres vont rester pour piocher le tertre de soutènement, afin que tout soit achevé en un jour, et que vous puissiez retourner à vos affaires dès qu'une maison aura été édiflée pour cette jeune femme.

« A peine eurent-ils entendu ce discours, qu'ils furent touchés et s'en



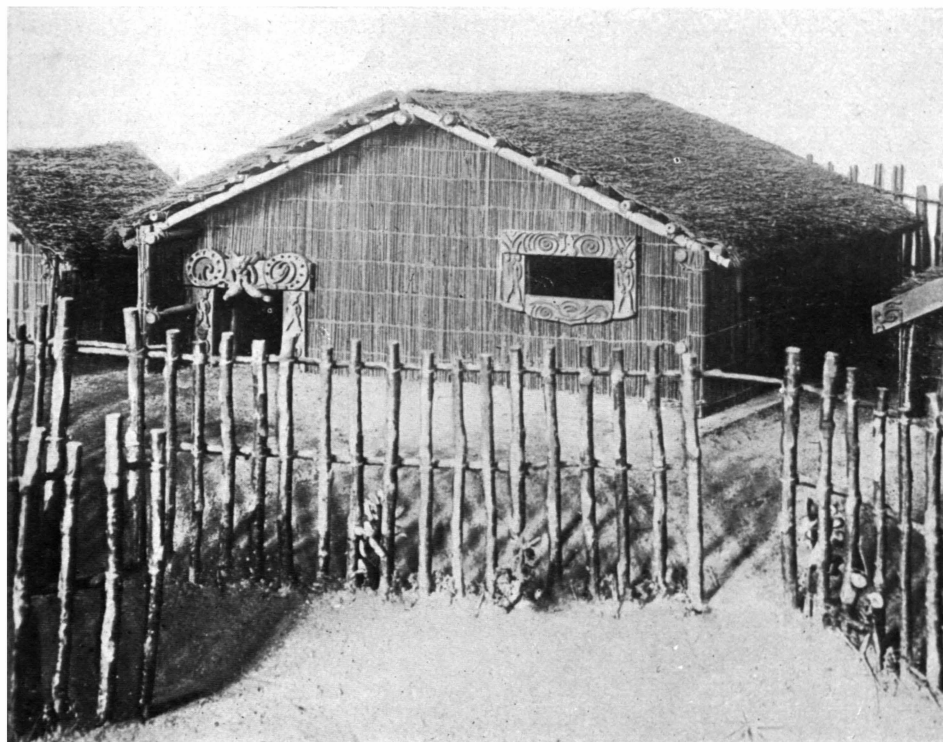
Intérieur de case aux îles Salomon.

trouvèrent incités à piocher vite et à agir vite.

« Ils se lèvent pour faire tout ce qui a été dit ; ils coupent, apportent, reportent, déchargent, amon-

La sculpture, élément mystique de la demeure.

Jamais cette joie ne s'affirme plus nettement qu'au moment où la cons-



Demeure indigène en Nouvelle-Zélande.

cellent. Ils mesurent l'emplacement de la case, dressent un poteau central..., fixent les bâtons de la corbeille. Le faitage est lié par des tresses de paille et d'écorce de gaïac, et tout en haut se dresse la flèche de conque, blanche comme une cascade.

« Et tout cela fut fait en un seul jour, parce que le chef avait parlé à la face du peuple. »

Les lourds travaux s'accomplissent donc avec joie quand il s'agit de la gloire du clan.

truction n'attend plus que la pose des sculptures pour être achevée.

Car celles-ci ont cette valeur, rare dans un édifice, de n'être point superposées, mais de faire partie de l'architecture. Elles sont des pièces importantes de la charpente, mais des pièces ouvragées à propos par un artiste : c'est le faitage, le chambranle de la porte qui maintient les écorces de la paroi, la marche du seuil, et, dans l'intérieur, les poteaux circulaires et de grandes planches posées en plafond. Toutes

ces pièces existent même lorsqu'il n'y a pas de sculpture.

Celle-ci répète à peu près toujours un motif semblable : le visage humain ou quelques motifs d'apparence géométrique, et qui semblent être des stylisations. L'homme chargé de

forces contraires qu'elle maintient, mais elle vaudra bien plus si elle a un peu de vie. Et l'artiste fixe dans la pièce la figure de l'aïeul, il cherche par cette image la propitiation de celui-ci. Placé au faite, l'aïeul voit tout le village et il est

heureux. Placé en chambranle de la porte, il sent la main de ses descendants qui s'appuie sur lui. Placé en mascarón dans la marche d'un seuil, il voit qui vient, et, dans maintes légendes, on trouve ce mascarón qui parle pour avertir l'hôte d'un danger au dehors. Dans l'intérieur de la case, sur tout le pourtour des poteaux, il est là ; il ajoute sa force mystérieuse à la force de la charpente, il est la tradition ancestrale fixée dans l'édifice, il est l'image de la communion constante qui unit le vivant à tous ses ascendants. La beauté de la demeure peut être le mérite du vivant, elle est surtout la gloire des ascendants, de tous ceux auxquels le clan doit la vie dont il jouit, la gloire du clan dans sa pérennité.

La sculpture du Calédonien n'est point une jouissance d'art recherché pour elle-même ; elle

est d'abord l'expression d'un sentiment qui s'affirme, la traduction d'une pensée vers un autre qui est dans le monde invisible, et qu'il faut rendre sensible aux yeux. Elle est une projection de l'artiste ou du clan pour établir, avec l'être représenté, une relation. Dans toute la construction de la case, qui est faite de données techniques, la sculpture représente un élément social.

C'est pourquoi les indigènes soli-



Cases de femmes en Nouvelle-Guinée anglaise.

sculpter ces pièces est recherché pour la sûreté de sa technique, il est entouré du respect de tous, il est nourri et logé, il n'a aucune obligation matérielle tant que dure l'exécution de son œuvre, il travaille quand il lui plaît, il est, en général, un des sages du clan, consulté dans les conseils ; il est rempli des pensées du passé.

Et c'est ce passé qui est son inspiration. Après tout, une pièce de charpente vaut pour l'équilibre de

taires qui vivent retirés dans les montagnes ou dans les champs parce qu'ils ont des raisons qui les tiennent à l'écart du clan, habitent de simples abris de paille, et ne pensant à personne en dehors d'eux, vivent sans orner leur demeure.

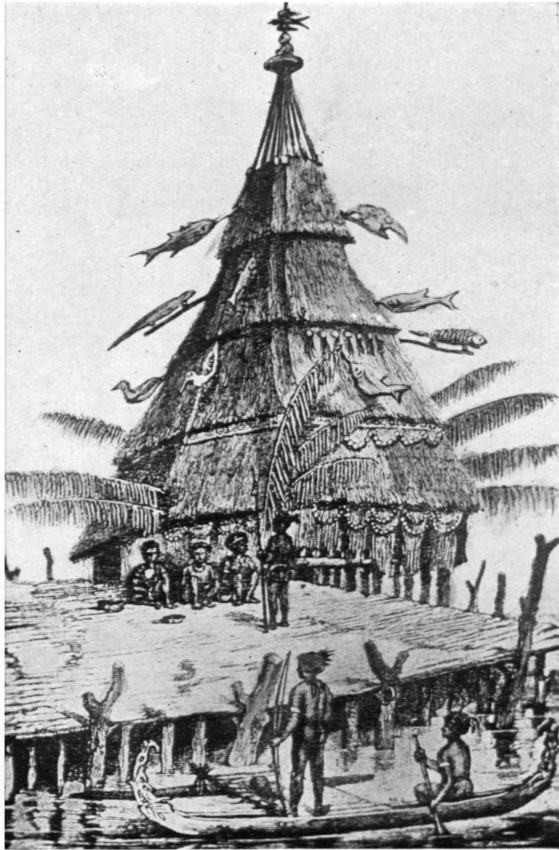
Et la sculpture canaque est tellement un acte social accompli parallèlement à l'acte technique de la construction de la case, que lorsque celle-ci est achevée et inaugurée selon des rites nombreux et longs, on voit les parents maternels invités à la fête, intervenir. Ils félicitent leurs neveux de ce qu'ils ont fait pour glorifier la vie maternelle dont ils sont les dépositaires, puis ils s'avancent vers la case, grimpent au faite, extraient la grande sculpture ; au sol, ils arrachent les chambranles et les poteaux aux beaux mascarons ; ils enlèvent toute la valeur de la case.

Un matin, ayant chargé avec soin toutes ces pièces sculptées, ils repartent paisiblement chez eux, où ils pourront, avec ces beaux

bois, restaurer pour eux-mêmes une case remplie, dans ses plus belles pièces ouvragées, de la piété de leurs neveux.

Ces détails achèvent de nous donner le sens de l'habitation calédonienne.

Elle comprend : le plan du village, où l'homme et la femme ont chacun leurs places parallèles et complémentaires ; les cases domestiques, simples abris de divers modes, où l'on vit, selon des protocoles divers, autour des foyers ; les cases de la communauté, qui sont les seules soignées, soit qu'elles enferment des vivres ou des outils, soit qu'elles abri-



Temple en Nouvelle-Guinée. Baie de Humboldt.

tent le chef ou les conseils du clan.

Dans les langues calédoniennes, ce qu'on appelle le contenu de la maison, *é moa*, ce ne sont point le mobilier rudimentaire ou les nattes, mais le trésor sacré gardé près de la colonne centrale, les paquets magiques dépositaires des projets secrets du clan, et suspendus au haut du plafond, au-dessus du feu, pour

qu'ils s'enfument sans cesse et contiennent une dynamique toujours brûlante. La grande maison de la demeure canaque est pour l'indigène le contenant de ces mystères et de toutes les paroles qui les entourent.

Cette case bien construite et

donnée aux cases communes qui sont les pièces principales de l'habitation ?

L'Océanie, avec son beau climat et la vie au grand air de ses habitants, n'aurait que des paillotes, s'il n'y avait, à côté de la vie familiale du gynécée, cette idée de la péren-



Une garçonnière aux îles Trobriand.

ornée n'est pas l'abri familial, ni l'habitation de l'homme aux dépens de celle de la femme, elle est le contenant de la vie totale du clan.

Cela est-il spécial à la Calédonie ?

Les sculptures du hangar de bateaux de Huahine, le plus bel édifice de l'île, les poteaux sculptés des cases de Nouvelle-Zélande sous lesquels on a enfoui un homme dont les os servirent au culte local, et bien d'autres exemples, n'indiquent-ils pas une valeur analogue

nité du clan que l'homme assure, et pour laquelle il crée, dans l'habitation, par-dessus tous les abris domestiques, une maison de confort et d'honneur.

CONCLUSION

Les conditions de l'habitation moderne.

De toute cette architecture éphémère de la maison symbolique — car une case ne dure pas trente ans, — une seule chose subsiste vraiment aujourd'hui : le sentiment qui l'a

inspirée. Celui-ci se prolonge dans l'âme du chef, qui rêve d'une maison moderne, et dans l'âme du peuple, qui offre au chef l'argent ou le travail nécessaire pour édifier cette demeure à la gloire nouvelle de tout le village.

Mais l'argent n'est pas longtemps le véhicule des sentiments mystiques : il aide l'indigène, aujourd'hui, à s'affirmer en dehors du clan, et ce peut être un danger pour toute l'habitation et pour les enfants qu'elle abrite, s'il ne le fait avec sagesse.

Chaque Océanien rêve de nos jours d'avoir sa maison à lui, pour sa propre famille, dont l'élasticité demeure d'ailleurs déconcertante à qui ne connaît la parenté du clan. Et cette maison est de planches et de tôle, elle est le modèle standard de tous les tropiques, gauche, banale et laide, et, parce qu'elle est mal faite, malsaine. Le docteur Rollin dans son livre sur les Marquises

s'insurge contre elle : « Elle est coûteuse, dit-il, intenable le jour, glaciale la nuit ». Et cela est vrai. Mais elle a une véranda. C'est sur cette véranda que l'Océanien vit, comme jadis, sous son hangar. A-t-on jamais parlé d'un Tahitien dans une chambre ?

Et cette galerie plus élevée, plus facile à entretenir que l'ancien sol des abris, peut être l'élément qui inspirera à l'Océanien le modèle de son habitation nouvelle si nous savons — et l'effort des architectes coloniaux y travaille — si nous savons, dis-je, inciter l'indigène à transporter dans la maisonnette standardisée son génie esthétique, qui sculptait les pièces maîtresses et cherchait par son art inconscient à mettre en son habitation une âme que la civilisation toute seule dessèche, mais que les coloniaux de cœur peuvent l'aider à retrouver.

